



François Hoofd

A L'ENCRE HUMAINE

Polar



François Hoofd

À l'encre humaine

© François Hoofd, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3118-9



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ceux qui sont morts pour que je naisse

À ceux qui sont nés pour que je vive

L'auteur

I : lundi

Le froid le cueillit dès qu'il mit le pied dehors. Il ajusta le col de son pardessus et alluma la cigarette dont il rêvait depuis l'entretien avec son patron. Sous les étoiles des lampadaires, il remonta l'axe principal avant d'obliquer dans une rue secondaire. Trois jeunes se tenaient près d'une voiture garée à contresens, a priori un peu trop neuve et un peu trop belle pour eux. L'un d'eux, vêtu d'une veste de jean, était penché sur la portière du conducteur. Quand le plus grand aperçut le promeneur, il murmura quelques mots à son comparse et ce dernier se releva.

En arrivant à leur hauteur, l'homme prit sa cigarette entre ses doigts et leur sourit :

— Bonsoir

— 'soir, répondirent les trois adolescents.

Le passant les examina un par un dans les yeux : un seul baissa le regard, les deux autres le fixèrent intensément. Uniquement le timide semblait être en âge de posséder le permis de conduire, aussi l'homme lui demanda :

— Des soucis avec votre voiture ?

— Ma..., bafouilla le jeune, puis jetant un œil à ses copains, il se reprit : Non, pas de problème, je vous remercie.

Un rictus niais ornait son visage.

— Sûr ?

— Eh, mec ! Il te dit qu'il n'y a pas de problème, intervint le gamin au blouson de jean.

Le troisième avança légèrement, le regard mauvais.

— Bien, agréa l'homme.

Il leva la main comme pour les saluer et fit mine de s'en aller. Après deux pas, il se retourna. Les trois lascars l'observaient.

— Si vous n'avez pas d'ennui avec votre voiture, pourquoi vouloir ouvrir la mienne ?

Un fin sourire se dessinait sur ses lèvres. Il tira une nouvelle bouffée sur sa cigarette, les laissant digérer sa phrase. La tension était palpable. Le plus âgé paraissait prêt à décamper. Celui au jean, le meneur visiblement, réfléchissait. Le plus grand le considérait toujours d'un œil torve, paré à en découdre physiquement. Un silence pesant s'installa.

Le costaud voulut avancer ; le petit caïd l'arrêta de la main sans quitter le type des yeux.

— C'est ta voiture, mec ?

Son interlocuteur inhala la fumée en hochant la tête.

— Et si tu nous filais les clefs ?

L'homme exhala lentement un nuage toxique.

— Non, répondit-il d'un ton sans colère, mais sans appel.

Le chef laissa retomber le bras qui bloquait son copain. Avant que celui-ci exécute le moindre mouvement, le promeneur sortit un papier de sa poche et le tendit devant lui.

Le plus âgé prit la poudre d'escampette. Les deux autres fixèrent un instant le document. Le meneur eut un geste de dépit.

— Vous nous arrêtez, inspecteur ?

— Non, répondit le policier du même ton que précédemment. J'ai envie de rentrer chez moi. Pas vous ?

— Si, mec. Ciao !

— Au revoir.

Il rangea son papier en regardant les deux jeunes s'éloigner. Quand ils furent hors de vue, il se dirigea vers le bout de la rue où était réellement garé son véhicule.

Il ouvrit la portière de sa vieille 504 et s'installa au volant. Dans le cendrier trop rempli, il écrasa sa cigarette. Une pluie fine commença à tomber. Avant de démarrer, il jeta un coup d'œil dans ses deux rétroviseurs. Le rétro intérieur lui renvoya à moitié son regard fatigué. Jacques décréta qu'il était malgré tout assez bien réglé. Dans un bruit caractéristique des vieux moteurs, la voiture s'ébroua.

Arrêté au feu, il repensa à sa journée de travail et à celle qui l'attendait demain. Ces souvenirs lui firent rallumer une cigarette.

— Jacques, vous êtes un inspecteur expérimenté. C'est pourquoi j'ai décidé de vous confier l'intégration de notre nouvel élément.

Puis, observant la consternation et la colère contenues de son subalterne, le commissaire Blanchaert avait enchaîné :

— Je sais parfaitement que la compagnie n'est pas un moteur dans votre métier, mais vous êtes le plus à même de mener à bien cette tâche.

Il ajouta alors son fameux :

— Je compte sur vous.

Jacques esquissa un sourire : Blanchaert voulait surtout qu'il travaille son « social ». Aussi l'inspecteur ne put qu'acquiescer :

— C'est vous, le boss, boss.

Sacré Blanchaert, songea le policier. Un grand échalas comme lui, avec une quinzaine d'années de plus, et une forme physique exemplaire. Un ton paternel et protecteur, mais une rigidité d'acier.

La pluie s'intensifiait. Jacques mit en marche ses essuie-glace et quitta la ville pour s'enfoncer dans la campagne vers les coteaux où il vivait.

Inutile pour lui de regarder la photo du nouveau pour se souvenir

parfaitement de ses traits, il les distinguait bien plus nettement que la route entre les gouttes. Jacques avait une mémoire photographique formidable que nombre de ses collègues lui enviaient et que ni l'âge, ni l'alcool ne semblaient éroder.

Un visage rond, des cheveux noirs, délicatement bouclés, très soigneusement coiffés, des yeux sombres, un sourire franc, des dents impeccables, de fines lunettes circulaires, un nez légèrement empâté, la vingtaine à peine entamée (ce que le commissaire avait confirmé). Voici la photo de Jérémie Becquet que lui avait montrée Blanchaert. Un gaillard de la campagne tourangelle. Une mutation. Mais des détails, point. À part l'état civil classique (célibataire) et quelques dates (sortie de l'école de police...), le chef avait été très avare d'informations sur le nouveau, par exemple, pourquoi et comment l'homme se retrouvait muté dans la ville rose.

Jacques arriva devant la grille de sa maison, qu'il ouvrit grâce à la télécommande.

Après avoir récupéré son courrier, il poussa la porte de son domicile. Le silence l'accueillit. Pour chasser la nuit qui avait pénétré sans invitation, Jacques alluma la lumière et contempla le portrait double qu'il n'avait jamais eu à cœur d'enlever. Un soupir lui fit exhaler la fumée. Il referma à clef et prépara son repas. Après avoir déposé assiette et couverts à la salle à manger, il mit un disque correspondant à son humeur : le piano des Nocturnes de Chopin envahit l'air. De là où il dînait, Jacques apercevait son ordinateur, source de son éphémère célébrité, au moins dans la police, mais surtout de sa solitude. Il engloutit son frugal repas et repoussa son assiette. Tout en s'allumant une nouvelle cigarette et en se servant une généreuse dose de whisky, Jacques entreprit de trier son courrier. Facture d'électricité. Facture d'eau. Tiens, une lettre épaisse et personnelle, d'abord arrivée chez son ancien éditeur, puis par changement d'adresse jusqu'à lui. Pas de nom d'expéditeur au dos. Postée au centre-ville de Toulouse, quatre jours plus tôt. Qui pouvait lui écrire ? Il l'ouvrit. C'était un récit de plusieurs pages. Jacques fut surpris, cela faisait bien deux ans qu'il ne recevait plus de texte ; les lecteurs et les écrivains en herbe avaient déjà oublié son existence. Il

n'était plus la vedette de la brigade, l'inspecteur romancier que les médias locaux interviewaient avec joie. Son seul et unique polar avait depuis longtemps disparu des rayons de librairie. Plus aucun admirateur ne lui écrivait pour un conseil ou un avis. Même son éditeur ne l'avait plus relancé depuis... Son regard erra jusqu'au portrait double.

Jacques avala une gorgée d'alcool.

L'INSPIRATION. Tel était le titre du récit. Vaste programme et sujet glissant, pensa Jacques. Il emporta son verre et le texte à son fauteuil.

L'INSPIRATION

Dans le parc de la propriété, le calme règne, à peine troublé par le murmure du vent dans les feuillages. Au rez-de-chaussée de la maison, là aussi le silence est maître. Pourtant, la bâtisse n'est pas déserte. En montant l'escalier, on perçoit des tapotements secs. Ils proviennent de la pièce au bout du couloir. Un homme tape à la machine. Fiévreusement. Frénétiquement. Il s'agit de Sam Carthaud, un jeune écrivain. Il s'active à la composition de son nouveau roman, tout heureux d'avoir enfin trouvé son sujet. Les derniers mois avaient été difficiles pour lui. Après la publication réussie de sa première oeuvre, il avait vécu une période noire face à la page blanche. Il n'a cependant pas de problème financier : il a hérité de son père, riche industriel, génie de l'électronique, mort avec sa femme dans un accident d'avion. La mère de Sam, pilote débutante, n'avait pas pu maîtriser l'appareil à la suite d'un ennui mécanique. Le jeune Carthaud n'avait alors que douze ans ; l'adolescent déjà peu ouvert se replia encore davantage sur lui-même. Sa sœur de huit ans son aînée profita de son héritage pour partir s'installer à l'étranger et abandonna Sam à la garde de sa grand-mère paternelle. Malgré la tendresse de la vieille femme, la jeunesse du garçon fut triste et solitaire. Son seul compagnon était un berger allemand nommé Tornade. Sam passait le plus clair de son temps à jouer avec lui et à lire. Il adorait les histoires macabres et dévorait les romans noirs. C'est ainsi qu'il décida de devenir écrivain.

À dix-huit ans, il s'acheta une propriété à la campagne où il s'installa avec son chien et sa grand-mère. Il commença alors à travailler à l'écriture de son premier livre. Il écrivait des heures durant, de tout son cœur. Son esprit bouillonnait d'idées et il s'acharnait à les mettre en forme. Il ne voulait pas plaire à un public, il voulait se plaire, aimer se lire comme il lisait ses auteurs préférés. Et il avait réussi. Après un an de labeur, il avait relu son manuscrit et exulté de joie. Il était fier de son œuvre et il avait raison : L'Affaire Hubert fut un succès. Sam fut reconnu par le public et par les critiques comme un jeune écrivain plein de talent. Lors d'une interview, il annonça son intention de publier à nouveau et il retourna se cloîtrer dans sa propriété d'Hermouville.

Cependant, cela ne se passa pas aussi bien que la première fois. L'Affaire Hubert était née des idées folles qui avaient germé dans son cerveau d'adolescent : à présent la source paraissait tarie. Pourtant, Sam travailla avec ardeur. Vainement. Il restait assis des heures à son bureau sans écrire une ligne. Les pages demeuraient désespérément blanches et quand, parfois, il les noircissait, elles devenaient ridicules et grotesques. Alors, Sam explosait et il les jetait dans l'âtre de la cheminée. À ses problèmes d'écriture, s'ajoutèrent des complications personnelles. Sa vie amoureuse était un échec. Malgré sa richesse, les femmes le fuyaient en raison de son caractère spécial et de ses pensées morbides. De plus, chaque déception sentimentale le déprimait pendant des jours et des jours et empêchait la naissance de toute idée littéraire dans son esprit perturbé. Sa grand-mère, son unique soutien lors de ses crises, fut emportée par un cancer foudroyant. Sam se sentit abandonné et inconsciemment en voulait à la vieille dame, car il lui reprochait de ne pas s'être assez battu contre le mal. Un mois après ce drame, Tornade se fit écraser par une jeune fille complètement shootée. Sam se retrouva seul, sans ami, sans famille. Il se replongea dans le travail et œuvra sans relâche à l'écriture de son livre. Hélas, la flamme de l'inspiration semblait définitivement éteinte. Il dormait peu, mangeait mal et l'alcool vint ajouter son lot de misère et de folie. Dans ses rêves embrumés par les vapeurs de whisky, Sam courait après les idées,